

Danois

Le Schleswig.

Moi qui n'ai jamais dépassé le nord de Cologne, me voici au bord des routes avec Wolfgang, faisant signe aux voitures, heureux de voir de temps à autre un conducteur s'arrêter. Notre destination est Oslo. En ces temps – nous sommes en 1958 et nous avons seize ans –, il y a relativement peu d'autos, les autoroutes allemandes comportent de nombreuses lacunes, et le voyage est hasardeux. Toujours est-il que je regarde avec grande attention ces nouvelles régions, leur architecture rurale et leurs particularités. En Allemagne, les démarcations historiques et linguistiques anciennes forment des bandes nord-est/sud-ouest, et on constate ces changements à un certain nombre de détails, en particulier les noms des villages. En Basse-Saxe, la grande province que nous traversons, les toponymes sont souvent terminés par *-sen*, que j'interprète comme la forme abrégée de *-hausen* (« maisons »), que l'on trouve ailleurs. Il y a aussi bon nombre de *-leben*, qui désignent un fief, *-lehn* en allemand standard. Dans ce paysage agréable fait de collines variées, les grandes maisons à pans de bois peints en rouge-brun encadrant des panneaux blancs impeccables sont séparées les unes des autres par des jardins, sans doute pour éviter les incendies de proximité, et les rochers qui affleurent au milieu des prés sont peints en blanc, coutume locale, me dit Wolfgang, qui ajoute que la Basse-Saxe est le pays des superstitions et des sorcières. Je n'ose me représenter les massacres de femmes qui ont dû être commis il y a cinq siècles dans un si joli pays.

Nous nous arrêtons un jour ou deux chez des cousins, à Heide, dans le Schleswig. Petites maisons qui se protègent sous leurs toits bien étanches des tempêtes de la Mer du Nord, polders, digues énormes... Mais c'est aussi la région de la minorité danophone qui s'est maintenue ici en 1864, au terme de la sanglante Guerre des Duchés, opposant la Prusse au roi de Danemark pour la possession de la province (je viens de l'apprendre en cours d'histoire). Je sais que le peintre Emil Nolde en fait partie, et qu'il faut prononcer *Nolle*, puisque c'est un nom danois. Dans la foule, un homme me bouscule et s'excuse d'un « *Unskyld* », qui nous émerveille, car il est ici chez lui et parle danois. C'est mon premier mot scandinave réellement entendu.

Åbenrå ou Apenrade ?

Dans les régions frontalières de l'Allemagne plane alors un reste de pangermanisme hérité de l'époque de Bismarck. Dans le Jylland, de l'autre côté de la frontière, la première petite ville est Aabenraa (qu'on écrit aussi Åbenrå). Un Allemand me demande où nous nous rendons, et je lui réponds par le nom de la ville, ce qui l'irrite au plus haut point : « Tu veux dire Apenrade ? » Oui, certes, je suis confus, je n'étais pas au courant. Il y a aussi Haderslev, qu'il faudrait appeler « Hadersleben ». Faut-il réunir une armée pour conquérir le sud du Jylland et le germaniser à nouveau, si tant est que par hasard il fut allemand un jour ? Du calme, calmons-nous, et surtout pas de nouvelle guerre mondiale...

Dès le passage de la frontière, je suis ému en lisant les affiches, règlements et recommandations, car je les lis comme dans un livre : c'est quasiment du norvégien, *mon* norvégien, que je viens d'apprendre une année durant, avec bien sûr de petites différences bizarres, mais régulières. Le plus grand de ces panneaux, énorme, dit en deux langues –

allemand et danois, l'anglais n'ayant pas l'omniprésence qu'il aura quelques dizaines d'années plus tard – que l'alcool au volant est strictement interdit au Danemark, que si l'on a bu ne serait-ce qu'un verre de bière, on est passible de prison, d'amendes, de retrait de permis, de que sais-je encore, une horreur, quoi.

De l'autre côté, nous sommes embarqués dans une auto dont le conducteur, un Danois, est dans un état d'ébriété que je n'ai encore jamais vu au volant, ainsi que son copain. Je ne reverrai jamais cela, par bonheur : sur une route à deux voies, en montagnes russes, il dépasse à plus de cent à l'heure en haut des côtes en troisième position et sans visibilité, beuglant « schnell ! schnell ! » pour nous, qu'il suppose être deux Allemands. Il nous laisse à Åbenrå (qu'il appelle bien par son nom, lui), et nous ne sommes pas morts. Bon Dieu, si c'est comme ça jusqu'à Oslo, mieux vaut renoncer au voyage ! Mais ce sera la seule alerte. Les autres Scandinaves ne sont pas tentés par la prison.

Nous avons tout le loisir de contempler les campagnes du Jylland, surprenantes à mes yeux à la suite d'une réflexion de Wolfgang, qui connaît déjà le pays. « Ce que tu vois là, c'est un village jutlandais ». Quel village ? Il y a de grandes étendues cultivées, un tracteur à remorque et des bâtiments agricoles éparpillés çà et là. Pour moi, un village, c'est un groupe de maisons et quelques fermes groupés autour de bâtiments publics, mairie, école, auberge, éventuellement église en pays catholique. En Lyonnais aussi bien qu'en Allemagne ou en Suisse, on voit des couples de bœufs ou un cheval labourer des champs en lanières, parfois un tracteur. Les choses changent un peu à l'extrême nord de l'Allemagne, où le bâti de briques des fermes est néanmoins ancien, datant sans doute de l'explosion économique qui a suivi 1871, et voici le Danemark, qui étonne mon jeune regard. Les exploitations, habitations des humains, étables, granges et remises, sont tous neufs, et les petites fermes ancestrales comme on les voit aussi sur les images des pays jadis colonisés par les Normands envahisseurs, en Normandie et dans le sud de l'Angleterre, petites chaumières aux murs roses, sont disséminées dans la campagne comme pour rappeler le passé historique de ce beau pays. Je n'imaginai pas que la campagne pouvait aussi avoir un aspect pareil, et ce n'est pas fini !

Copenhague.

Les voyages et les livres sont peu nombreux dans les années 50 – soit dit une fois pour toutes pour ceux qui n'ont pas connu cette époque -, et je ne connais Copenhague qu'à travers le récit du beau voyage de Nonni, le jeune Islandais, œuvre autobiographique (1904) de l'écrivain Jón Sveinsson. Je suis donc curieux de voir cette fameuse Tour Ronde, qui émerveille Nonni, car une chaussée hélicoïdale aménagée à l'intérieur permet d'y monter sans se fatiguer, à pied comme en carrosse.

Je suis un enfant de la ville ; j'ai découvert récemment Paris (que tous les Français connaissent d'abondance, car on nous le décrit sans arrêt, monuments, rues, théâtres et musées, Tour Eiffel, rois, Arc de Triomphe, histoire de France, etc.), donc pas vraiment une surprise lorsque j'arrive à la gare de Lyon, en juin 1958, car cette ville ressemble à Lyon, chose quand même étonnante après que l'on a traversé en train des centaines de kilomètres de vallées, plateaux et plaines. Je connais aussi d'autres villes françaises, du nord au sud, Bourg, Saint-Etienne, le Puy, Valence, Toulouse, Avignon, Marseille et Aix, Strasbourg, et en Allemagne Mayence, Cologne et Francfort, qui sont encore en ruines, mais en voie de reconstruction, et dans la Suisse proche, Genève et Lausanne, etc.

Mais jamais plus je ne revivrai l'émerveillement que (non pas Nonni Brynjolfsson en 1904, mais Claude Longre en 1958) j'éprouve à mon arrivée à Copenhague, un peu comme Nonni, malgré tout. J'y fais mon entrée par moi-même, avec mon copain Wolfgang. Son oncle, grand reporter, qui a été à l'origine de ce voyage, lui a fourni adresses et indications pour loger au passage dans cette ville. Une fois déposés dans la ville, nous cherchons donc un hébergement, selon les indications données.

Mais je parle d'emblée de la ville. Jamais je n'ai vu un urbanisme pareil. Il y a des plans en triangle et en avenues, auxquels correspondent des plans d'eau, des ponts, des places, des parcs et des ronds-points, sans que ce soient des palais et des châteaux qui les jalonnent. Les tramways et les bus nous dirigent à travers cette ville surprenante, grande ville d'architectes, de Danois qui ne cherchent pas à étonner le monde, de sorte que nous, fatigués par des jours et des jours de voyage au bord des routes, trouvons notre compte à nous reposer au bord d'un plan d'eau en pleine ville, à regarder les canards plonger sous la surface miroitante.

Je parle d'abord de ce qui me reste en mémoire de ce plan et des déplacements en ville : Østerbrogade, Vesterbrogade, Norrebro, Trianglen, etc. Ensuite, des recommandations de l'oncle : si vous voulez voir le palais royal et la relève de la garde, cherchez Amaliegade (il indiquait même la prononciation approximative, *Ämäliegäde*, le brave oncle). Nous y allons, nous voyons les bonnets à poils d'inspiration anglaise (mais ne seraient-ce pas ces gens de Buckingham Palace qui s'en inspireraient ?), les garde-à-vous et le reste, qu'aucune foule ne regarde, à part Wolfgang et moi.

L'oncle nous a recommandé à tout hasard de sonner à la porte de Madame Gauguin, épouse du petit-fils du grand peintre. Il y a tellement d'artistes qui s'y sont présentés que ce ne sont pas deux jeunes garçons portant sacs à dos et guitare (moi) qui pourront l'impressionner. Très aimable, elle nous laisse entrer, mais nous congédie gentiment après avoir évoqué « farfaren » (le grand-père). N'empêche, derrière elle, j'entrevois une collection de tableaux incroyable, Gauguin, Braque, Picasso... Le rêve m'en reste.

Mais surtout, chose que je n'ai jamais vue auparavant, l'éblouissement capitaliste (oui, c'est le mot) de la grande place du centre et de ses environs. Elle est purement danoise, avec ses immenses enseignes lumineuses de « Foreningen » et de « Forretningen », de « AB » (« Aktieselskab », dont je décrypte le danisme, « Société par Actions »), assurances et autres, où mon norvégien de Linguaphone s'émerveille comme il ne pourra plus jamais s'émerveiller.

Une fois découverte du haut de la Tour Ronde (« den runde tårn » de Nonni), Copenhague est une ville à la beauté inattendue, toits monumentaux de cuivre, cathédrale royale, palais... Il y a des ports avec des maisons patriciennes, des bras de mer, des châteaux lointains, nous sommes sur une grande île, rien qui prétende s'imposer. C'est peut-être là ce qui me fascine ou me charme : une capitale vise à l'universalité, or ici, il ne peut y avoir rien de tel. Une ville humaine, une ville d'une vie délirante.

Danois, 1958.

Dès mon arrivée dans le Jylland et sur les îles danoises, je n'ai rien compris à ce que j'entendais, mis à part, miraculeusement, quelques mots prononcés par l'épouse d'un conducteur : « Nu må vi hælde », autrement dit : « C'est là qu'on s'arrête ». L'intonation et la

prononciation étaient étonnantes par rapport à mon norvégien, comme un dialecte éloigné dont on saisit un fragment un peu par hasard. Pour moi, locuteur du français, langue impérialiste, je fais mes premiers pas dans l'immense relativité linguistique du monde – et non les derniers, loin de là !

Les premières observations linguistiques se font sur les inscriptions, par exemple les indications de montée et de descente des tramways, *ind*, et surtout *ud* que je prononce en moi-même à la norvégienne (ou à la française, ce qui revient au même). Mais je me fais l'observation que le norvégien *ut*, qui correspond à ce mot danois, représente le stade de la « mutation consonantique » qui caractérise le germanique commun par rapport à l'indo-européen, soit en gros : *d* indoeuropéen (*id* en latin) devient *t* en germanique (*it* en anglais). Soit dit en passant, l'allemand se caractérise par une troisième mutation consonantique, locale cette fois, qui par exemple transforme le *t* final en *s*, ce qui donne les trois étapes *id*, *it*, *es*, ou encore **ud*, *ut*, *aus*. J'ai l'habitude de me bricoler ces évolutions à partir du latin-grec pour la première étape, de l'anglais-norvégien-bas-allemand pour la seconde, en arrivant à l'allemand pour la troisième.

Mais là, dans une langue qui m'est à peu près familière, en tout cas à la lecture, je ne m'explique pas ce *d* qui représente pour moi un état de langue infiniment archaïque, au moins un millénaire et demi en arrière, celui de l'indo-européen. Le danois devient à mes yeux, au moins pour le *d* final, une sorte d'îlot conservateur qui m'émerveille. Je remarque un phénomène semblable pour ce qui est de la « rue », *gade*, qui est en norvégien *gate*, correspondant à l'allemand *Gasse*, « ruelle ». Je ne creuse pas davantage la question, car Wolfgang et moi sommes déjà arrivés de l'autre côté de l'Øresund, en Suède. Autres étonnements, objets d'un autre fragment.

Danois, quatre ans plus tard.

A la fac en 1962, je m'initie au danois. Et là, ce qui pouvait être une sorte de norvégien se révèle comme une langue très différente, surtout dans son articulation. L'année suivante, étudiant à Francfort-sur-le-Main, je dois poursuivre l'apprentissage du danois en travaillant sur trois textes : une comédie de Holberg, auteur dramatique du début du XVIII^e siècle, « *Den politiske kandestøber* » ou « l'étameur qui se lance dans la politique », un poème historique du romantique Oehlenschläger, « *Håkon Jarl hin Rige* », « Håkon Jarl le Puissant », donc deux belles œuvres littéraires d'une culture toute nouvelle pour moi, et pour moderniser l'ensemble, une pièce radiophonique à la fois poétique et humoristique, « *Melodien der blev vekk* », « la mélodie qui a disparu ». Une performance quasi impossible en solitaire. Il y a heureusement à Francfort une association des étudiants étrangers très bien organisée, avec un président, un couple d'étudiants qui sont « permanents » et un local de réunion, ce qui fait que par bonheur, je fais la connaissance de Morten Rasmussen, étudiant danois à la recherche d'un francophone qui puisse l'aider à travailler sur des textes français, en particulier « *La Légende de Saint Julien l'Hospitalier* » de Flaubert. Une poignée de mains, et nous commençons à nous donner mutuellement des cours sans bourse délier.

C'est là que je découvre vraiment cette langue, qui devient la langue scandinave que je connais le mieux par la suite. Plus qu'à la fac, où nous sommes une vingtaine avec la professeure qui est la seule vraie locutrice, je m'initie aux articulations, insolites pour moi, du danois. Le *d* de *ud* et de *gade* ne se prononce pas comme un *d* de chez nous, mais comme un *th* doux qui tend vers *z*. Le bout de phrase que les Danois font prononcer aux étrangers pour les

tester est « *rød grød med fløde* », une spécialité du pays, « framboises rouges à la crème ». Cela égaye l'atmosphère des soirées entre étudiants... Le *g* dans les mêmes positions est un *jh* très doux, comme celui que l'on entend dans le dialecte poitevin (*les mojettes* – haricots – prononcé *mojhettes*) ou le francoprovençal lyonnais (*jhe minjho* – je mange) : *god dag* (bonjour) prononcé « *gozh däjh* ». Et ainsi de suite : le *v* est dans les cas semblables un *w* léger : *over* (au-dessus) qui est *ower*, *København* qui est *Københawn*. Quant au *r*, roulé dans les langues voisines, il est grasseyé et sourd, prononcé avec un léger son pharyngé.

Le *stød*.

Les voyelles sont très différentes de celles du norvégien et du suédois, qui « forment bloc » par rapport au danois. Mais assez de phonétique ! Le plus étrange, dont on ne nous a pas parlé à la fac, et dont Morten est très fier, est ce phénomène articulatoire à la fois grammatical et sémantique, difficile à décrire, que l'on appelle le *stød*, qui affecte aussi bien consonnes que voyelles. Il est si particulier que l'on ne peut l'acquérir que par la naissance... Même parlant le danois à la perfection, l'étranger ne pourra jamais le dominer parfaitement et sera aussitôt démasqué si nécessaire. Morten essaye de m'y initier, j'arrive à l'imiter au coup par coup, mais s'il me lâche dans la jungle de l'improvisation parlée, le *stød* m'échappe aussitôt comme un jeune lièvre à un chien poussif.

Expliquons-nous. Tout d'abord, le *stød* en contient déjà un. Le *d*, prononcé bien sûr comme je l'ai décrit, entre *th* et *z*, est l'objet ici d'un resserrement glottal qui diminue et même fait presque disparaître sa vibration voisée, si bien que l'on entend un *zh* désincarné, un peu mécanique, comme émis par un muet. Cela implique bien sûr qu'il se produit dans l'émission de la voix une brusque interruption entre *ø* et *d* qui empêche le *ø* d'être long, comme on l'attendrait d'une voyelle suivie d'une seule consonne. Mais ce n'est pas tout ! Le *stød* affecte aussi bien les voyelles que les consonnes, ce qui donne au danois une sonorité originale, peut-être unique, que l'on saisit d'emblée, ainsi que dans les dialectes qui lui sont apparentés au sud de la Norvège (Bergen) et, en Suède, dans la Scanie (Skånen), à proximité du Danemark.

Morten me donne un exemple du rôle grammatical du *stød* : *Hunden* (« le chien », forme déterminée), prononcé à peu près « *hounnen* », ne comporte pas de *stød*, contrairement à son pluriel, qui est, toujours à la forme déterminée, *hundene* (« les chiens »), avec un *stød* après le *u*, ce qui donne quelque chose comme « *hou'nnene* ». Bon, on y arrive, mais, me dit Morten, dans la langue parlée, qui contracte les mots, le *stød* fait ici la différence entre le singulier et le pluriel, qui sinon se confondraient : « le chien » se prononce « *hounn* », qui se distingue clairement de « *hou'nn* », « les chiens ». Bon, si tous les mots qui riment avec *hund* ont la même particularité, on y arrivera ! pensent les braves gens comme moi. Que non ! Le *stød* varie d'un mot à l'autre ! J'ai bien dit qu'il était grammatical *et sémantique*... Alors, demandé-je à Morten, qui est un gentil collègue, existe-t-il un dictionnaire des *støder* ? Pas à sa connaissance, me dit-il. Ou on l'acquiert parce qu'on naît Danois, ou on y renonce, et de toute façon, un tel dictionnaire serait énorme et n'aurait pas assez d'acheteurs pour être publiable.

Pourquoi cette particularité ? lui demandé-je alors. Il l'ignore, car il n'a pas étudié l'histoire du danois. Pour ma part, sans avoir creusé la question, je me fais l'hypothèse que c'est la résolution locale de l'« accent musical », qui caractérise ses deux voisins, norvégien et suédois (mais pas l'islandais). En effet, dans ces deux langues, qui comportent bien sûr un accent tonique, il existe aussi un accent musical, purement sémantique, qui distingue par

exemple des classes de verbes ou des mots qui sans lui seraient homophones, tel le cas d'école du suédois *ånden*, « l'esprit » et *ånden*, « le canard », qui portent tous deux l'accent tonique sur le *ånd* radical mais se différencient par l'accent musical montant come une sorte de tierce, qui affecte le *-en* de *ånden*, « l'esprit », alors que dans *ånden*, « le canard », l'accent musical descendant se confond avec l'accent tonique. Le plus surprenant, dans cette histoire, est que la deuxième syllabe, *-en*, est tout simplement le suffixe de détermination (l'article défini, si vous voulez), et que si on dit *esprit* ou *canard* sans article, le mot *ånd* se prononce de la même manière dans les deux cas – « onnd » -, et aucune musique ne peut les distinguer. Alors, de l'accent musical ou du *stød*, lequel est antérieur à l'autre ? Je pense qu'il y a une source commune, que je n'explorerai pas, mais que j'aimerais connaître un jour, pour l'amour de ces belles langues.

Chansons

Morten m'a appris deux chansons d'enfants, que je me chante encore. Les voici.

Ole sad...

Ole sad på en knold og sang
Tralalala...
Får og beder omkring ham sprang
Tralalala...

Den lille Ole

Den lille Ole
Med paraplyen,
Ham kender alle
Småfolk i byen,
Hver lille pige,
Hver lille dræng,
Som sover sytt i
Sin lille seng.

On peut les traduire :

Ole était assis sur une souche et chantait : Tralala.... Brebis et agneaux bondissaient autour de lui. Tralala...

Le petit Ole au parapluie, tous les enfants de la ville le connaissent, chaque petite fille, chaque petit garçon, qui dort gentiment dans son petit lit.